



François Lallier

Le Silence et la Vision

Deyrolle Éditeur

A L'AUBE DE TA VOIX

Comme le geste d'une main à venir fait silence,
Comme il rassemble dans la langue universelle
A l'aube de toute lèvre le lait de la transparence,
L'arbre céleste et la mer de reflets
A la fine frontière de couleur pure
Où l'œil entre dans sa propre voûte infinie
Pour dépenser l'orage au miroir tremblant de lumière
Avec dans l'ombre pétrifiée un bruit de feuilles et de source ruisselante,

Tu entendas le signe de ton nom
Dans la chambre secrète, et le jour
De tes pas qui sonnent, et le vide
Du souffle dans le temps
Le plus ancien, qui naît avec ta voix.

Un regard creuse le chemin où tu avances,
La proue dressée se perd dans la proue seconde
Venue du lieu d'inexistence.

La voix en se perdant revient par le signe divers
Sur la transparence que n'éveille pas même un nuage.
Elle est ce feu, au loin, cloué à la terre.
Chaque enracinement le délivre là-bas.

LA VOIX SE SÉPARE DU LABYRINTHE

Image du chemin où chaque nom se perd,
En l'infini du monde, si je te frappe de silence,
Il n'est plus que la main traçant le signe,
Une voix surgissant défaite de tout lieu.

Que se défasse ainsi la prison de matière,
Que s'efface le cercle noir, devant la note pure,
Que se détache la branche d'ombre de la branche lumineuse,
Ici, où l'orage de parfums laboura la terre,
Où bifurquent les routes du temps,
Où les yeux aux buissons de feuillage cachés
Voient l'image éclairer l'eau noire de son cri.

MAIN DE LUMIÈRE

Entre avec le silence dans la vie pure,
Dans l'eau de toute forme, qui se lève
Et s'écoule, fontaine de souffle

Où reste seule
Dans le grand vent, au seuil de la musique,
Statue vivante sur les étendues de la promesse –
Le terres vêtues de nuées d'orage qui changent –
Celle qui porte un autre corps dans son corps.

La main se pose sur le lieu
Fermé encore, où s'anéantira notre limite,
Et de lui jusqu'au cœur monte avec tout l'espace
Un couloir de lumière.

Et la main gardera son arme de clarté,
Au temps où elle retranche les images
Dans l'âme corporelle,
Avant que ne les décolore
Une eau plus pure, aux sources du sang.

Voix, que traverse sa propre flèche noire,
Sang, devenu la transparence d'une grappe
Au flanc de la montagne multipliée,
Parfaite solitude aux racines du monde,
S'oubliant, et par son oubli reliée à tout.

PLUS DE NOMS NI DE MOTS

Est-ce la tension d'un désir, disparue,
Ou disparue l'angoisse de ne pas trouver le signe
Qui sauve d'un malheur plus grand que la mort ?

Les arcanes du nom,
Précieuses boîtes closes d'où sortiraient
Le parfum et la forme, à la fin du temps.

Mais le silence déjà notre rive
Si loin croyons-nous les amas d'étoiles
C'est de ne voir le corps immense dont ils sont
Le bras qui s'ouvre, où se ferme notre demeure.

Le premier cri sera la voix unie à mon silence
J'entend en lui le chemin d'aube du silence
Traverser la paroi morte des mots.

CINABRE

J'entre dans des draperies de sang,
J'écarte le labyrinthe, je m'en recouvre,
Il transporte le proche, le lointain,
L'intérieur et l'extérieur, en chaque pli :
Le rouge, l'or, le noir –
Les poussées de la terre, les pliures
D'un relief de montagne où l'on chemine
Minuscule ou grandi par le feu,
Soulevant le voile de chair qui se gonfle,
Langue buvant à des pierres lumineuse
Jusqu'à la grotte calme vers le bas
Où dormir en ardent repos,
Sans matière que l'absolu
Désir qui cherche la paix dans la fournaise,
Et voyant le noir ne le souffre,
Et toujours l'éclaire de son sang.

PHOTOGRAPHIE

Ce qui s'échange, qui se reproduit,
Que des hommes cherchent dans le temps
Au marché de ce qui est perdu,
Le seul présent, le seul don
D'un passé qui n'a pas encore eu lieu

Monnaie du soleil
Ostension de l'œil de la nuit,
Cicatrice du regard saisissant
Un long espace voué à la joie grise de la lumière
Où tout le réel entre entouré des blancheurs de l'invisible
En ce trou au centre de l'image, qui la fait voir,
Et invisible alors tout ce qui n'est pas elle
Regardée en son être, qui n'est rien,
Mais qui s'échange, et rend le regard

Sur son rien, sur son or, un métal
D'air brûlant longtemps dans le bleu
En silence, couleur du battement apparu dans le bleu :
Cet or sombre qui se concentre et s'épanche
En des gris, pâle manne du temps,

Lèvres aujourd'hui parlant de rien,
Lèvre de celle qui porte les noms multiples
Et regarde elle aussi la couleur qui n'a pas de nom,
Au fleuve des couleurs, partout ici
Le lointain comme la mère effleuré par un miroir invisible,
Miroir du visage, des seins, qui existent et ne sont pas,
D'un œil ouvert, qui retraçait la lumière du temps,
D'un regard sans regard, ayant rejoint
Une image à jamais perdue.

A PRÉSENT

Cri de la langue mère, ton image
En l'univers entier n'a pas de double,
A travers tout objet, ondes de la parole.

L'arbre sonne en ses branches,
Sa voix ne s'entend pas, mais tu regardes,
Ses branches dans l'air accrochent une voix qui sonne
Et le vent invisible est regardé
Par excès disparaissant
Comme la chose première

DANS LE VAISEAU DE TERRE

Le blanc, le vide, en ce vaisseau de terre,
Semblable à soi toujours comme l'aube des années,
Avec tant de visages et de gestes retravaillés dans l'entre-lumière
Secrète qui déchire la trame,
Comme tressaille celle qui ne porte en elle, spectre éclatant,
Que la part qui lui ressemble
Des ombres, en leurs ligne sonores :
Un après-midi d'été lourd d'être soi et qui passe
De son inconnu vers un autre lentement,
Dans ces confins de la terre fidèle,
Ayant traversé toute l'épaisseur de matière
Pour revenir à la transparence que nous sommes
Hasardeux passagers du temps unique.

L'oubli des noms s'égale aux feuilles neuves,
Et libre de nos pas
Quand il s'enfonce le miroir n'a de reflet que pour cette aube
Mêlée à l'air respirant, et le chemin s'indique de lui seul.

Il n'est d'ombre et de nuit qui ne soit contenue par des flancs de lumière,
Dans le jouir du présent éternel qu'il a pris pour son désespoir.

NAISSANCES

I

Un sillage d'écume, ta robe,
Un point du ciel, en toi la pierre tendre et le feuillage.
Sous le velours de l'été promis à chaque soir,
Secrètement tu portes le visage
Que personne avant toi n'aura nommé d'amour.

II

Non la courbe du monde saisir,
Mais de nos mains, celle qui se dérobe
Toujours plus autre,
Et dont la forme fait symbole toute chair
Intérieure en son bondissement de joie.

Pour l'être qui germe dans la beauté,
L'avé de toute métamorphose,
Où est la vérité d'ombre de la terre,
Hors l'énigme du jour naissant
Avant même la voix, ici, dans le silence ?

François Lallier : Le Silence et la Vision

Mise à l'épreuve d'une conscience qui se trouve et s'égare, la poésie voyage dans l'inconnu. Née de la mémoire, elle s'ébauche dans l'ouvert, l'inachevé. Du désir, qui la porte, elle se veut encore la substance la plus précieuse : un peu de la parole du dehors, du souffle qui traverse le temps.

Le livre, simulacre, n'en outrepatte pas l'image. Il aime qu'elle se dissipe dans la voix.

En couverture, dessin original de

JACQUES HARTMANN.

68 FF
AVRIL 1995
I.S.B.N. 2.908487.68.3
SODIS 905755.3



9 782908 487688